

Nous sommes en guerre - Prologue

En trente-quatre ans d'existence, j'ai signé de nombreux documents. J'ai commencé au collège, en imitant la signature de mes parents sur d'occasionnelles mauvaises notes. Puis, ce fut le tour de mon premier contrat de travail. Le bail de mon premier appartement. Ma première lettre de démission. Puis le registre d'état civil, le jour de mon mariage, quand j'en ignorais encore les conséquences.

Ce matin, mon iPhone m'a annoncé, poétiquement, le décès de son créateur. J'y ai vu un signe du destin – un mastodonte de la technologie moderne qui meurt le jour de ma seconde naissance.

Assise près de mon avocate, je plonge mon regard dans les yeux azur de mon bourreau, pour ce que j'espère être la dernière fois. Voilà un an que nous ne nous sommes pas vus ; j'ai tant appréhendé cette rencontre, et maintenant qu'il est en face de moi, je parviens, étonnamment, à contrôler ma peur. Je peine à concilier cet homme calme et élégant, au sourire déférent, avec le monstre qui a parsemé mon corps de douloureuses ecchymoses, comme si j'étais un morbide tableau de la période bleue de Picasso. J'ai presque l'impression qu'il me craint davantage que je ne le crains. Les yeux de mon tortionnaire me supplient presque : Je ne veux pas aller en prison. Ne dis rien.

Il n'a pas besoin de se donner tant de mal. Je ne parlerai pas. La vengeance ne m'intéresse pas. Je ne désire que ma liberté, laisser derrière moi cette partie de ma vie, oublier le plus vite possible. Ce qui arrivera ensuite à mon bourreau compte peu. Une petite voix dans ma tête me dit qu'il fera peut-être à d'autres femmes ce qu'il m'a fait, à moi, et qu'il est de mon devoir de les protéger. Cela m'est égal. J'ai conscience de mon égoïsme, mais je m'en moque. Je n'ai pas pensé à moi depuis des années, et j'ai gagné le droit de mener une existence égoïste. J'ai gagné le droit de me sentir belle, désirable, intelligente. D'être moi-même, tout simplement.

Je m'attends à ce qu'il parle, juste avant de signer, comme dans les films. Une dernière tentative pour me récupérer. Si cela se produit, je dois être forte. Ce n'est pas moi qui lui manque : il veut jouer à nouveau son rôle de bourreau. Il a passé tant d'années à brandir une loupe au-dessus de la fourmilière sous un soleil de plomb, et voilà que la fourmi a réussi à s'échapper. C'est tout ce que je suis pour lui : une fourmi.

Je le dévisage. Je lui parle avec mes yeux. Je sais ce que tu es. Tu te prends pour Dieu, mais tu n'es qu'un enfant capricieux à qui on a refusé un jouet. Je n'ai plus peur de toi. Plus maintenant. Mes yeux mentent, bien sûr. J'ai toujours peur de lui. En sortant d'ici, je marcherai probablement vite, je m'engouffrerai dans une petite rue, j'essaierai de le semer, pour qu'il ne me suive pas. Mais il ne doit pas le savoir.

Je tortille entre mes doigts une mèche de cheveux auburn avec appréhension. Cependant, rien ne se produit. Il ratifie le document, tout simplement. J'ai envie de lui cracher au visage, mais je m'abstiens. Je ne veux rien faire qui prolongerait ce rendez-vous et compromettrait ma liberté, qui se trouve là, sur le seuil de la porte. Une liberté qui ne m'a jamais paru si accessible – je peux presque la toucher du bout des doigts.

Je signe à mon tour. Mon stylo vomit sur le papier un nom que je n'ai pas utilisé depuis des années : Adriana de la Tessière. Me voilà, je suis de retour. Mon nom d'épouse appartenait à quelqu'un d'autre, je n'ai jamais été cette personne. Je m'appelle Adriana de la Tessière et je suis revenue d'entre les morts.

Une fois dehors, je respire l'air vivifiant d'octobre et sens la pluie fine sur mon visage. Mais je n'enfile pas ma capuche : je préfère recevoir les gouttes de plein fouet, je sors même ma langue pour goûter leur fraîcheur. Un paysage urbain n'aura jamais la même saveur pour un canari en cage, emprisonné sur un balcon, et un moineau qui vole au gré de ses envies.

Je suis divorcée. Libre.

[Lire la suite](#)